

En sens inverse, n'aurait-elle pas eu intérêt à s'agrèger quelques autres sculpteurs à personnalité non moins affirmée ?

Pourquoi pas GUYOT, l'animalier, ou FENOSA, sculpteur baroque catalan, héritier de la haute verve d'un GARGALLO ? Pourquoi pas SALENDRE, de Lyon, ou DELUOL, sculpteur ardéchois, expert en l'art de transfigurer, d'un seul tenant, en sylvain burlesque ou tragique, un tronc de châtaignier ? Pourquoi pas Hubert YENCESSE, sculpteur de la Danse, de tradition bourguignonne, allègre et sensuelle, qui se trouve être le seul, depuis la mort de GIMOND, à enseigner la vraie sculpture à l'École Nationale des Beaux-Arts, entre un atelier de paroxysme expressionniste et une classe rétrograde de sculpture "abstraite" ?

Mais n'en demandons pas trop ! Si la première exposition, à la courageuse GALERIE VENDOME, de ces neuf sculpteurs et de leurs cadets (Charles AUFFRET, Louis DERBRE, Michel SERRAZ, Françoise SALMON, etc.), se présente comme l'expression d'un nécessaire éclectisme, toutes les œuvres de ces artistes s'apparentent, par la probité, la maîtrise, voire la virtuosité professionnelles qu'elles témoignent.

Les Neuf et leurs élèves ont opté pour la voie ingrate, la voie herculéenne du retour à la maîtrise et à la vérité plastiques. Alors, pourquoi s'étonnent-ils d'être ignorés d'un "grand public", auquel l'intelligentsia d'aujourd'hui a réussi à faire croire qu'il suffisait "de réduire un menhir aux dimensions d'un bibelot... et d'écrabouiller une auto", comme l'écrit Georges BESSON, pour se dire sculpteur ?

Contre les forces diluviennes de la paresse, de l'ignorance, de la rigolade, de la prétention, du hivellement publicitaire et de l'obscurantisme intellectuel, il lui faudra d'abord livrer bataille au mauvais goût et, plus encore, à l'absence de goût d'un public blasé, égaré ou nivelé par les dithyrambistes du Néant.

Les Neuf invoquent RODIN : "Il n'y a qu'une seule beauté, déclarait-il, celle de la vérité qui se révèle " et il ajoutait qu'il n'était question " que de voir ". L'exactitude de la vision et la mise à jour de cette vérité visuelle sont-ils bien le propre de l'art ? RODIN ajoutait, fort heureusement, que "les belles œuvres, qui sont les plus hauts témoignages de l'intelligence et de la sincérité humaine, disent tout ce que l'on peut dire sur l'homme et sur le monde... et font comprendre qu'il y a autre chose qu'on ne peut connaître". N'est-ce pas faire allusion, comme Pasteur, à la "toute puissance du dessous des choses" ?

Serrant de plus près la définition de la vérité propre à l'art plastique, Marcel GIMOND écrit qu'il entre dans la sculpture "une part collective transmissible, et une part intransmissible, inhérente à l'individu". Quelle est cette seconde part, "cette meilleure part", qui ne peut être exprimée et communiquée que grâce à la première, disons grâce à l'éducation, au travail et à la pleine acquisition du métier ?

C'est Juliette DARLE, poète et fondatrice du "groupe des Neuf", qui vient d'en fournir, il me semble, la plus juste définition : "Quant aux statues et aux personnages peints, écrit-elle, ils seront pour l'homme de demain, les suprêmes porteurs d'une morale exaltante et comme visible. Dès aujourd'hui, une belle figure de bronze ou de pierre révèle à qui la regarde, quelque chose en lui-même qui le fait plus libre". Pour ma part, je dirai que cette morale exaltante s'analyse nécessairement en plaisir. POUSSIN disait en délectation.

Je ne connais pas le commandant aviateur dont M. Jean CARTON a sculpté le portrait énergique et hautainement tourmenté, ni ce torse de "Riquet" qu'il a coulé sans le faire exprès dans la souplesse et la rigueur d'un bronze romain de haute époque. J'ignore à qui appartiennent